

## HOMÉLIE 7

«Hâtons-nous donc d'entrer dans ce repos, et que personne de nous ne tombe dans le péché d'incrédulité. Vivante est la parole de Dieu, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; elle démêle les pensées et les intentions du cœur. Il n'est pas de créature invisible pour elle : tout est à découvert et sans voiles devant les yeux de celui qui est l'objet de notre discours.»

1. C'est une grande et salutaire chose que la foi, une chose sans laquelle il n'est pas possible d'être sauvé. Elle n'y suffit pas cependant toute seule, il y faut de plus la bonne direction de la vie. Voilà pourquoi Paul exhorte encore ceux qui sont initiés aux divins mystères, en disant : «Hâtons-nous d'entrer dans ce repos.» Soyons pleins de zèle, dit-il, sachant que la foi ne suffit pas, que les œuvres ne sont pas moins nécessaires, que nous devons déployer une infatigable ardeur. Sans une ardeur pareille on ne monte pas au ciel. S'ils ne méritèrent pas même la terre, ceux qui subirent tant de souffrances dans le désert; s'ils n'arrivèrent pas à la posséder, par suite de leurs murmures et de leurs fornications; comment serons-nous jugés dignes des cieux, nous qui vivons dans la dissipation et la paresse ? Donc nous avons besoin d'une incessante énergie. Observez que l'Apôtre ne se borne pas à nous dire que nous aurons le malheur de ne pas entrer, qu'en ne montrant pas le zèle convenable, nous perdrons les biens promis; il ajoute ce qui stimule tout autrement les hommes. Et quoi donc ? «Que personne de nous ne tombe dans ce même péché d'incrédulité.» Mettons là notre entendement, notre espérance, nos prévisions, de peur d'une égale ruine. Que nous en soyons réellement menacés, c'est visible dans le texte. Que le châtiment toutefois ne doive pas être le même, quoique ce dernier mot y soit aussi, la suite vous le montre : «Vivante est la parole de Dieu, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; elle démêle les pensées et les intentions du cœur.»

Dans ce passage nous voyons de plus que les premières choses furent également accomplies par cette divine parole, qu'elle vit toujours, qu'elle n'est pas éteinte. En l'entendant ainsi nommer, ne la regardez pas comme une simple parole; Paul vous a dit qu'elle est plus tranchante qu'un glaive. Quelle condescendance dans cette comparaison ! Apprenez de là pour quelle raison les prophètes avaient recours à ces mots de glaive, d'arc et d'épée. «Si vous ne vous convertissez pas, dit l'un d'eux, Il brandira son glaive, il a bandé son arc, il le tient prêt.» (Ps 7,43) Si maintenant encore, après tant de siècles écoulés, sous des institutions beaucoup plus parfaites, ce n'est pas assez de nommer la parole pour frapper les esprits; s'il faut de telles expressions pour rendre manifeste la force de la pensée; combien plus alors ? «Elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit.» Que signifient ces mots ? Quelque chose de plus terrible encore : ou bien, que la parole de Dieu sépare l'esprit de l'âme; ou bien, qu'elle transperce les substances incorporelles elles-mêmes, et qu'elle n'est pas comme le glaive qui frappe uniquement les corps. L'Apôtre nous enseigne par là que l'âme reçoit aussi un châtiment, que la parole scrute l'intérieur, et traverse de part en part tout l'homme. «Elle démêle les pensées et les intentions du cœur. Il n'est aucune créature qui lui demeure cachée.» C'est ici surtout qu'il les épouvante. Entendez ce qu'il dit ? Alors même que vous n'auriez pas chancelé dans la foi, si vous n'avez pas une pleine confiance, Dieu jugera l'intime de votre cœur, il passe là pour tout examiner et punir. Et pourquoi dire les hommes ? Cela s'entend aussi bien des anges et des archanges, des chérubins et des séraphins, de toute créature sans exception : tout se manifeste à cet œil, tout est en pleine lumière, rien ne peut lui demeurer caché. «Toutes choses sont à découvert et sans voiles devant les yeux de celui qui est l'objet de notre discours.» Le texte porte que tout est retourné, par métaphore : c'est comme la peau qu'on arrache aux victimes immolées. De même qu'on met à nu tout l'intérieur quand on les dépouille de la sorte, de même Dieu voit le fond de tous les êtres.

Considérez, je vous prie, comme l'Apôtre emploie constamment des images corporelles, nécessité que lui fait la faiblesse des auditeurs. Qu'ils soient réellement faibles, lui-même le déclare en les appelant de petits enfants, à qui le lait est nécessaire et qui ne peuvent supporter une solide nourriture. «Tout est à découvert et sans voile aux yeux de celui qui est l'objet de notre discours.» En quoi consiste cet exemple d'incrédulité dont il est question dans ce passage ? C'est comme si quelqu'un, voulant remonter à la cause, disait : Pourquoi ne

virent-ils pas la terre promise ? Ils avaient reçu les arrhes de la puissance divine, et, quand ils auraient dû croire, cédant plutôt à la terreur, n'ayant de Dieu aucune grande idée, ils se sont perdus par leur bassesse d'âme. On peut encore dire : Lorsqu'ils ont déjà parcouru la majeure partie de la route, comme ils touchaient au but, ils ont sombré dans le port même. Voilà ce que je crains aussi pour vous, ajoute l'Apôtre. C'est ce que signifie cet exemple d'incrédulité. Ses disciples avaient eux-mêmes beaucoup souffert, comme il leur en rendra plus tard le témoignage : «Souvenez-vous des premiers jours, lorsque, récemment illuminés, vous avez subi de si douloureuses luttes.» (Heb 10,32) Que personne donc ne se laisse aller à la pusillanimité, et ne tombe par défaut de courage sur le point de finir. Il en est, je vous assure, qui se présentent d'abord au combat avec une ardeur merveilleuse, et qui, ne voulant pas ensuite ajouter une faible partie, perdent le tout. L'exemple des anciens est bien propre à nous éclairer, à nous prémunir contre une pareille défaillance par la crainte du sort qu'ils ont éprouvé. Toujours ce même exemple d'incrédulité.

Donc, pas de faiblesse; Paul le dit en terminant : «Relevez les mains abattues et les genoux qui chancellent. Pour que personne ne succombe à cet exemple d'incrédulité;» car c'est là vraiment une chute. Puis, de peur qu'en entendant ces derniers mots, vous ne vous représentiez le même genre de mort qu'ils subirent, écoutez ce qui suit : «Vivante est la parole de Dieu, efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant.» Nul glaive n'est terrible comme cette parole quand elle fond sur les âmes, ne frappe d'aussi funestes coups, ne fait de blessures aussi profondes. Il n'est pas besoin de le développer ou de le démontrer, tant l'exposition seule en est évidente. Dans quelle guerre ont-ils péri ? sous quel glaive ? Ne sont-ils pas tombés de leur propre mouvement ? Si nous n'avons pas éprouvé la même peine, ne soyons pas pour cela sans appréhension. Tant qu'il est possible de dire aujourd'hui, la résurrection nous est également possible. Après avoir ainsi parlé, de peur qu'une punition menaçant l'âme seulement ne les laisse dans l'indolence, il ajoute ce qui regarde le corps : comme un monarque, quand les délégués de son pouvoir ont compris une grave faute, commence par les dégrader en leur ôtant le baudrier-militaire, en faisant proclamer leur déshonneur par la voix du héraut, et les frappe ensuite; ainsi fait l'Esprit pour dégainer le glaive. A la fin, Paul mentionne une parole que nous devons à notre tour adresser au Fils; et c'est ce qu'il y a de plus terrible, puisqu'elle remet sous nos yeux le compte que nous aurons à rendre de toutes nos actions. N'ayons donc ni défaillance ni pusillanimité. Pour nous instruire, il suffit de ce qui a été dit; mais ce n'est pas assez pour son zèle, il ajoute : «Nous avons un grand pontife qui s'est ouvert les cieux, Jésus le Fils de Dieu.»

2. Que tel soit son mobile, on le voit par ce qui suit : «Car nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités.» C'est dans la même intention qu'il disait plus haut : «De ce qu'il a lui-même souffert la tentation, il peut venir en aide à ceux qui sont tentés.» Remarquez la portée de ses paroles actuelles. Voici quel en est le sens : Il a fait la route que nous faisons maintenant, et même une route plus difficile; pas de douleur humaine qu'il n'ait voulu ressentir. Paul disait tout à l'heure : «Il n'est pas de créature qui se dérobe à sa vue;» témoignage de la divinité du Christ. Dès qu'il touche ensuite à l'incarnation, il s'exprime d'une manière beaucoup plus humble : «Nous avons un grand pontife qui s'est ouvert les cieux;» ce qui témoigne d'une plus vive sollicitude, puisque le Christ nous protège alors comme des frères, qu'il ne veut pas laisser tomber. Moïse n'entra pas dans le lieu du repos; il en est autrement de notre pontife, et je vous dirai comment. Ne vous étonnez pas si l'Écriture n'en dit rien. Le chef est compris dans la mesure, pour que les subordonnés n'aient pas à récriminer; ou bien c'est pour ne pas paraître accuser un tel homme qu'il n'en parle pas ouvertement. Si, malgré son silence, les Juifs ont tenu ce propos : Il a parlé contre Moïse et contre la loi; que n'eussent-ils pas osé dire, dans le cas où cette affirmation fût sortie de sa bouche : Il s'agit du ciel, et non de la Palestine ? D'un autre côté, Paul n'attribue pas tout au pontife, il demande aussi notre concours, la profession de notre foi : «Ayant un grand pontife qui s'est ouvert les cieux, Jésus le Fils de Dieu, soyons fermes dans la confession.» Que faut-il confesser ? Qu'il existe une résurrection, une rémunération future, des biens infinis; que le Christ est Dieu, qu'il n'est pas d'erreur dans la foi : voilà les choses que nous devons confesser, et d'une manière inébranlable. Que telle soit la vérité, l'entrée du suprême pontife dans le ciel en est la preuve. Confessons, et nous ne serons pas déçus. Bien que la réalité n'apparaisse pas encore, confessons : si nous l'avions sur la terre, c'est alors que nous serions dans le faux. La vérité se manifeste encore par le délai; cela tient à la grandeur même de notre pontife : «Car nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités.»

Celui-là n'ignore pas nos besoins, comme tant d'autres pontifes, qui ne connaissent ni les affligés ni l'affliction elle-même. Un homme ne peut pas savoir ce que le malheureux

souffre, à moins d'être passé par le malheur et d'en avoir fait l'expérience. Notre pontife a tout souffert; ce n'est qu'après sa passion qu'il est monté dans la gloire, afin de reporter sur nous une plus tendre compassion. «Pour mieux nous ressembler, il a subi toutes les épreuves, moins le péché.» Cette ressemblance, il l'avait affirmée déjà; il insiste encore. Cela revient à dire : Le Christ a été persécuté, conspué, traduit en justice, tourné en dérision, chargé de calomnies, et puis enfin crucifié. «Pour nous ressembler en toute chose, excepté le péché.» Là-dessous se cache une autre leçon : c'est qu'il est possible de vivre dans les tribulations sans nous rendre coupables. Aussi, quand l'Apôtre dit : «Dans la ressemblance de la chair,» il entend par là, non une simple apparence, mais la réalité même de la chair. Pourquoi donc parle-t-il de ressemblance ? Ce nom s'applique à la chair corrompue. En cela celle du Christ ressemblait seulement à la nôtre : la même par nature, elle en différait absolument sous le rapport du péché. «Présentons-nous donc avec confiance devant le trône de son amour, afin d'obtenir miséricorde, et trouver grâce et secours dans le temps opportun.» Quel est ce trône d'amour et de grâce ? Le trône royal, celui dont parle le prophète : «Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.» (Ps 109,1) C'est comme si l'Apôtre disait : Présentons-nous avec assurance, parce que nous avons un pontife sans péché, qui a triomphé du monde. «Ayez confiance, a dit le Sauveur, j'ai vaincu le monde.» (Jn 16,33) Avoir tout souffert et n'avoir point de péché, c'est la même chose. Mais, m'objectera-t-on, dès que nous sommes pécheurs et qu'il est l'innocence même, comment pouvons-nous aller à lui avec confiance ? Parce que son trône est actuellement celui de la grâce, et non celui du jugement. Donc «approchons avec confiance, pour obtenir la miséricorde,» telle que nous la désirons. C'est l'œuvre de la munificence et le don du Roi.

«Afin de trouver grâce et secours dans le temps opportun.» Cette dernière parole est d'une frappante vérité. Présentez-vous à cette heure, nous dit Paul, et vous obtiendrez grâce et miséricorde; vous venez dans le temps opportun. Si vous attendez à la vie future, il n'en sera plus ainsi; l'accès vous sera fermé, ce ne sera plus alors le trône de la grâce, Ce trône n'existe qu'autant que le Roi l'occupe dans ce but; la consommation une fois arrivée, c'est le jugement qu'on appelle : «Lève-toi, ô Dieu, s'écrie le prophète, et juge la terre.» (Ps 81,8) On peut donner une autre explication : «Présentons-nous avec confiance,» avec une conscience exempte de tout péché, sans éprouver aucune hésitation; car autrement impossible de s'approcher avec confiance. De là ce que nous lisons ailleurs : «Dans le temps opportun je t'ai exaucé, au jour du salut je t'ai secouru.» (Is 49,8) Que la voie de la pénitence nous soit maintenant ouverte, quand après le baptême nous avons péché, c'est une pure grâce. A ce nom de pontife, ne vous représentez pas Jésus debout, parce que telle est l'attitude du pontife; celui-ci vous est montré conduit immédiatement au trône. Vous le voyez, ce n'est pas en vertu de sa nature qu'il est devenu pontife, c'est par charité, par condescendance, par anéantissement. Et nous aussi, nous jugeons opportun de dire en ce moment : «Présentons-nous avec confiance,» et prions; si nous offrons seulement la foi, tout nous sera donné sans réserve. C'est aujourd'hui le temps de la munificence; que personne donc ne désespère de soi. Alors plus d'espérance, la chambre nuptiale étant désormais fermée, le Roi ayant fait déjà son entrée et passant en revue ceux qui sont assis à sa table : en ce moment, le sein du Patriarche recevra ceux qui s'en seront rendus dignes. C'est autre chose maintenant : l'amphithéâtre demeure encore dressé, la lice est toujours ouverte, la palme est devant nous.

3. Hâtons-nous donc. L'Apôtre disait : «Je cours, mais non dans les ténèbres.» (I Cor 9,26) Il faut courir, et d'une course énergique. Celui qui court ne voit rien ni personne, qu'il traverse des prairies ou des déserts. Celui qui court regarde la palme, et non les spectateurs : qu'ils soient riches ou pauvres, qu'on le raille ou qu'on le loue, qu'on lui jette des insultes ou des pierres, pillerait-on sa maison, verrait-il ses enfants et sa femme, il ne se laisse pas détourner de son but; pour lui n'existe qu'une chose, courir et remporter le prix. Celui qui court ne s'arrête pas; un instant de négligence, et tout est perdu. Celui qui court, non seulement ne se relâche pas avant le terme, mais encore redouble d'efforts à mesure qu'il en approche. Un tel discours s'adresse à ceux qui disent : Jeunes, nous avons montré de l'activité, nous avons pratiqué les rigueurs de la pénitence; nous sommes vieux maintenant. – C'est donc maintenant que votre piété doit être plus vive et plus forte. Ne me racontez pas vos œuvres passées; c'est plutôt à l'heure présente qu'il faut montrer l'ardeur et la vigueur de la jeunesse. S'il était question de cette course corporelle, on le comprend, impossible dans la vieillesse de courir également bien, puisque tout l'effort de la lutte git dans le corps; mais vous, pourquoi ralentiriez-vous votre course ? ici l'âme seule est en jeu, vous n'avez besoin que d'une âme active et vigilante, Or, l'âme se fortifie à mesure qu'on avance en âge; c'est

quand on est vieux qu'elle fleurit et tressaille. De même que le corps, lorsqu'il est assiégé par la fièvre et par de continuelles maladies, quelle que soit sa vigueur native, demeure abattu, mais recouvre sa force dès qu'il est délivré de pareils assauts; de même l'âme est affaiblie dans la jeunesse par la fièvre des passions, en butte à l'amour de la gloire et du plaisir, aux pensées lascives, à tous les fantômes de l'imagination; et puis, quand vient la vieillesse, elle s'affranchit de tout, soit par le bénéfice de l'âge, soit par les inspirations de la philosophie.

La vieillesse rabat les forces exubérantes du corps, et retire à l'âme de telles satisfactions, ne voudrait-elle pas y renoncer. Voilà donc l'âme en quelque sorte délivrée de tous ses ennemis, établie dans un lieu sûr et tranquille, où règne une profonde sérénité. L'âge amène aussi la crainte; celle de la mort, à défaut de toute autre; les vieillards ne peuvent ignorer qu'ils touchent à leur terme, que le moment ne saurait plus être loin. Or, quand se dissipent les convoitises de la vie, se présente et s'impose l'attente du jugement, réprimant les saillies de l'âme, l'assouplissant au joug et domptant toutes ses résistances. Ne voyons-nous pas des vieillards, me direz-vous peut-être, pires que les jeunes gens ? Vous me signalez ici l'exagération de la perversité; nous voyons aussi des frénétiques se précipiter de leur propre mouvement. Qu'un vieillard ait encore les funestes travers de la jeunesse, c'est en réalité l'hyperbole du mal. Celui-là n'a pas d'excuse aux égarements de ses premières années : il n'a pas le droit de dire : «Ne vous souvenez pas des péchés et des aveuglements de ma jeunesse.» (Ps 24,7) En demeurant ce qu'il était, il montre que dans la jeunesse même, il n'a pas prévarié par ignorance, par inexpérience ou par entraînement, mais bien par pure faiblesse. Pour pouvoir dire à Dieu : «Ne vous souvenez pas des péchés et des aveuglements de ma jeunesse,» il faut avoir une vie digne des cheveux blancs et s'être converti quand on arrive à cet âge. S'il a vieilli dans le désordre et l'ignominie, il ne mérite pas le nom de vieillard, ne sachant pas respecter sa propre vieillesse. En disant : «Ne vous souvenez pas des péchés et des aveuglements de ma jeunesse,» on déclare se mieux conduire dans un âge avancé.

Ne faites donc point que votre conduite présente rende sans pardon les péchés que vous avez commis autrefois. N'est-ce pas une chose impardnable et repoussante qu'un vieillard boive jusqu'à perdre la raison, s'attable dans les auberges, qu'un vieillard se passionne pour les courses de chevaux et fréquente le théâtre, se précipitant avec la foule comme un enfant ? C'est vraiment une honte, c'est une risée de conserver les goûts de l'enfance et ses idées sous la couronne de la vieillesse. On se hâte de l'opposer aux insultes d'un jeune homme. Respectez-la vous-même le premier; si vous ne savez pas la respecter, malgré votre grand âge, comment voulez-vous que le jeune homme la respecte en vous ? Vous souillez vos cheveux blancs, au lieu de les honorer. C'est une noble distinction, c'est une puissance réelle que Dieu vous transmet en vous les donnant; pourquoi trahissez-vous cette prérogative ? Comment le jeune homme vous respecterait-il, quand vous êtes plus dissolu que lui ? Les cheveux blancs ne sont respectables que par le caractère même de la vie : avec les passions de la jeunesse et ses emportements, ils ajoutent le ridicule à l'odieux. Quelle influence pourriez-vous avoir sur les hommes jeunes, vieillard qui chancez sous le poids de l'ivresse ? Ce n'est pas à la vieillesse que je fais le procès en parlant ainsi, c'est plutôt à la jeunesse. A mes yeux ceux qui méritent de tels reproches, seraient-ils parvenus à leur centième année, ne sont encore que des imberbes; tout comme des petits enfants, s'ils ont la modération et la sagesse, l'emportent sur les vieillards. Ce n'est pas moi qui tiens ce langage; l'Écriture sait bien établir cette distinction : «La vieillesse vénérable ne se mesure pas au nombre des années, la vie est longue quand elle est sans tache.» (Sag 4,9)

4. Nous honorons les cheveux blancs non certes comme couleur, mais comme signe d'une vie vertueuse : par le dehors nous présumons que l'intérieur doit être vénérable. Une conduite tout opposée expose d'autant plus au ridicule. Si nous honorons le souverain, nous allons jusqu'à vénérer la pourpre et le diadème, symboles de l'autorité; mais, si nous le voyons conspué avec sa pourpre, foulé, saisi, déchiré par ses satellites, puis jeté dans une prison, la pourpre et le diadème nous inspirent-ils encore, dites-moi, une crainte respectueuse ? N'avons-nous pas plutôt des larmes pour cet appareil de la royauté ? N'exigez donc point qu'on vous honore à cause de vos cheveux blancs, si vous ne les honorez pas vous-même : ils seront pour vous un sujet de condamnation, parce que vous avez flétri ce splendide et précieux ornement. Je ne parle pas contre tous, je n'accuse pas non plus la vieillesse elle-même; je ne m'égare pas à ce point : je m'élève contre ces âmes puériles qui rabaissent la majesté des ans; ce n'est pas sur ceux qui sont parvenus à la vieillesse que nous gémissons, mais bien sur ceux qui la déshonorent. Le vieillard est roi, s'il le veut, et plus roi que l'homme revêtu de la pourpre, pourvu qu'il commande aux passions et les réduise au rôle des satellites. S'il subit, au

## HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

contraire, leur joug et se laisse précipiter de son trône; s'il devient l'esclave de l'argent, de la vaine gloire, de la vanité, de la gourmandise, de l'ivrognerie, de la colère ou de la volupté; s'il s'occupe de parfumer ses cheveux, ravalant ainsi par une perversion volontaire sa propre dignité, de quel châtement n'est-il pas digne ?

Ne vous montrez pas tels, vous qui êtes jeunes; il ne vous est pas permis pour autant de vivre dans le désordre. Et la raison, c'est qu'on peut être vieux dans la jeunesse, aussi bien que jeune dans un âge avancé. De même que les cheveux blancs ne sauvent personne, de même les cheveux noirs ne sont pas un obstacle au salut. Si les travers que j'ai signalés déshonorent un vieillard beaucoup plus qu'un jeune homme, il ne faut pas s'imaginer que celui-ci soit exempt de reproches. Il est digne de pardon quand il est chargé de la direction des affaires, sans avoir l'expérience voulue, quand le temps lui manque avec l'expérience, mais, s'il est question de se montrer sage, ferme, désintéressé, ce n'est plus la même chose. Il est des points où le jeune homme sera plus blâmable que le vieillard. Il faut à celui-ci beaucoup de soins, affaibli qu'il est par les années; celui-là pouvant se suffire à lui-même, s'il le veut, quelle indulgence peut-il espérer si la bonne volonté lui manque, quand il se montre plus rapace qu'un vieil usurier, plus opiniâtre dans ses rancunes, plus insolent dans ses mépris, moins capable de protéger le faible; quand il parle sans modération et sans discernement, se répand en sarcasmes, s'adonne à la boisson ? S'il pense devoir recourir à la sagesse pour abriter sa réputation, voyez combien de secours lui sont donnés, pourvu toujours qu'il le veuille. Si la concupiscence l'obsède avec plus de force qu'elle n'obsède le vieillard, il a des moyens que n'a pas celui-ci pour endormir cette bête féroce. Quels sont ces moyens ? Le travail, la lecture, les veilles, les jeûnes. – Pourquoi nous parlez-vous ainsi, comme si nous avions embrassé la vie monastique ? – Et c'est à moi que vous le dites ? dites-le donc à Paul quand il vous donne cette leçon : «Veillez en toute patience et priez;» (Col 4,2) puis celle-ci : «Ne tenez pas compte de la concupiscence.» (Rom 13,14) En effet, il ne s'adresse pas aux moines seuls, il s'adresse également à tous ceux qui vivent dans le monde. Le séculier ne doit avoir rien de plus que le solitaire, si ce n'est l'état du mariage; à part cette concession rien sous tout autre rapport : il a les mêmes devoirs à remplir.

Les béatitudes prononcées par le Christ n'appartiennent pas non plus exclusivement aux moines; ce serait la perte du monde entier, et nous pourrions avec quelque apparence accuser Dieu de cruauté. Si les béatitudes n'étaient que pour les moines, si le séculier n'avait pas la possibilité d'y parvenir, Dieu lui-même ayant permis le mariage, lui-même aurait en réalité perdu le genre humain. S'il n'est pas possible, encore une fois, à l'homme marié de pratiquer les vertus des solitaires, tout s'abîme et disparaît, la vertu se trouve comme sous clefs dans une étroite demeure. Comment le mariage est-il digne d'honneur, quand il nous est un si fatal obstacle ? En quoi consiste donc la vérité ? Il est possible, disons-le bien haut, parfaitement possible de vivre dans cet état et d'être vertueux; il suffit qu'on le veuille. Voici de quelle façon : Que le mariage, les biens temporels et le monde où nous vivons soient pour nous comme s'ils n'étaient pas. Si quelques-uns y ont trouvé de funestes entraves, ils doivent en accuser, non le mariage lui-même, mais leur propre volonté, qui en a fait un mauvais usage. Le vin n'est pas la cause de l'ivresse, c'est encore la volonté qui ne sait pas se renfermer dans les bornes de la raison. Pratiquez la modération dans la vie commune, et vous serez au premier rang dans le céleste royaume, et vous posséderez tous les biens. Pussions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.